

Perceval et Parzival: les données mélusiniennes d'un roman médiéval

Avec les lais de *Lanval*, *Graelent* et *Guingamor*, la littérature française connaît dès le XII^e siècle le thème des amours d'une fée pour un mortel qu'elle entraîne auprès d'elle dans l'autre monde¹. La littérature romanesque associa vite le thème de l'enlèvement dans l'autre monde au nom de Morgane, et c'est vers 1180 dans le *Jaufré*, rare roman arthurien en langue d'oc, que la fée apparaît dans ce rôle caractéristique ; Laurence Harf a bien noté que le personnage, à la fin du XII^e siècle, n'a pas encore l'image maléfique que lui donnera le Lancelot en prose : Morgane est à cette époque encore une fée bienfaisante².

Wolfram von Eschenbach, lorsqu'il rédige vers 1200-1215 son *Parzival*, connaît bien cette figure. Il la mentionne dès les premiers livres de l'œuvre au sujet de Gahmuret, le père de Parzival, qui appartient à la race des fées et doit de ce fait aimer la reine Herzeloyde qu'il va épouser (96, 11-22). Wolfram donne en effet pour origine de ce lignage la fée qui, sous le nom de Terre de la Joie, emmena dans son royaume de Famurgan l'ancêtre de Gahmuret et de Parzival, Mazadân. Cette indication, Wolfram la fournit pour Gawan, le cousin de Parzival :

« sît her von Mazadâne,
Den ze Fâmurgâne
Terdelaschoye fuorte » (585, 13-15)

1 — L. Harf-Lancner, *Les fées au moyen-âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, 1984, p. 266.

2 — *Ibidem*, pp. 268-270.

« depuis que Terdelaschoye emmena avec elle Mazadan au pays de Famurgan »³. Il est aisé de reconnaître dans *Famurgan* la fée *Morgane*, et le jeu par lequel Wolfram remplace le nom du domaine par celui de la fée n'a pas échappé à l'un des copistes de l'œuvre, lequel remit les choses en place en précisant que c'était bel et bien la reine Morgane qui avait emmené Mazadan dans sa Terre de la Joie :

« Den die feine murgan
In terre do laschoie fürte » (585, 14-15 d).

Depuis la montagne dans laquelle elle régnait dans l'opulence, la fée avait légué à sa descendance les dons d'amour et de fécondité (400, 7-9), le nom même de Terre de la Joie rappelant assez les îles bienheureuses de l'Au-delà celtique, celles que les récits irlandais appelaient *Mag Mell*, Plaine du Plaisir, ou *Tir Tairngire*, Terre de Promesse⁴.

A l'extrême fin du roman, Loherangrin, l'un des deux jumeaux de Parzival, est envoyé par Dieu auprès de la duchesse de Brabant ; il évince les prétendants dont elle ne voulait pas, l'épouse et prend la couronne ducale (824, 1-826, 30). Comme le veut la règle du Grâl, Loherangrin interdit à la duchesse de lui demander qui il est, *gevrâget nimmer wer ich si* (825, 19), il devrait sinon quitter aussitôt le duché et regagner Munsalvaesche. Il s'agit là de la légende bien connue du chevalier au cygne, apparue dès le XII^e siècle⁵ et que Wolfram annexe à l'extrême fin du *Parzival*. Or cette légende reproduit parfaitement ce que Georges Dumézil a appelé le « mythe mélusinien », mythe dans lequel un être surnaturel, venu d'ailleurs, rencontre un mortel, lui promet amour et assistance à condition de respecter un interdit. Pour Loherangrin comme pour toutes les légendes mélusiennes, l'interdit est transgressé et l'être surnaturel disparaît⁶.

Wolfram introduit donc et conclut le *Parzival* par les deux variantes du mythe mélusinien. L'Au-delà y apparaît ainsi à la fois dans le prologue et dans l'épilogue du roman, la fée morganienne étant l'ancêtre du lignage du héros, et l'un de ses deux fils quittant l'Au-delà du Grâl pour assurer la fonction mélusienne de l'être surnaturel auquel

3 — Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, K. Lachmann, Berlin-Leipzig, 1926. Trad. J.M. Pastré et D. Buschinger, Göppinger Arbeiten zur Germanistik 516, Göppingen, 1990.

4 — Jean-Marc Pastré, *Structures littéraires et tripartition fonctionnelle dans le « Parzival » de Wolfram von Eschenbach. La Quête du Grâl*, Paris, 1993, p. 382.

5 — C. Lecouteux, *Mélusine et le chevalier au cygne*, Paris, 1982. L. Harf-Lancner, *op. cit.*, pp. 78-178.

6 — J. Kohler, *Der Ursprung der Melusinsage. Eine ethnologische Untersuchung*, Leipzig, 1895, p. 1.

s'attache un interdit. La structure du roman reflète ainsi par son début et par sa fin l'origine et la succession du lignage prédestiné de Parzival. Ces parties inventées par Wolfram nous amènent à poser la question du caractère éventuellement « féérique » du reste de l'œuvre, particulièrement des enfances du héros et du mode de vie des habitants de Munsalvaesche, le château wolframien du Grâl.

On sait chez Chrétien les causes de l'exil de la mère de Perceval. Après la mort d'Uterpandragon et à la suite des troubles qui s'en suivirent, le père du héros, blessé, perdit ses biens et se retira avec les siens au cœur d'une forêt désolée. Wolfram reprend le thème à sa manière ; fuyant, après la mort de Gahmuret en Orient, le monde et ses délices, la veuve quitte ses royaumes pour une forêt où elle emmène son enfant. Le héros est retranché du monde, *verborgen*, on le cache (117, 30-118, 1). Ce motif de l'enfance cachée, les érudits sont unanimes à l'attribuer à la tradition celtique à laquelle se rattache le *Perceval*. Ce sont les enfances de Finn, le héros irlandais élevé dans le secret de la forêt. C'est, du côté gallois, le Prydéri des *Mabinogion*, qui passe une enfance secrète sous un faux nom. C'est aussi le thème d'*Aiol*, de *Tyolet*. En Grèce, c'est celui d'Achille, porté par sa mère Thétis sur une île déserte. A Rome, c'est l'enfance du fils de Lavinia dans l'*Enéide*, élevé, lui aussi, dans une forêt, et plus encore celle des jumeaux Romulus et Rémus. C'est enfin, pour l'Iran antique, le thème des enfances cachées de Cyrus, de Mithridate Eupator, d'Artaxsêr, de Kai Xorran, de Farîdun et de Zarathustra⁷.

Nombre de ces héros, et en particulier ceux des œuvres médiévales, semblent à première lecture de simples mortels, et les textes ne les présentent pas pour enfants nés d'un père ou d'une mère de l'Au-delà. Ces héros n'en sont toutefois pas moins les héritiers d'une longue tradition dans laquelle l'archétype du héros reprend, comme l'a bien montré Ch. Kerényi, les traits des enfants divins de la mythologie indo-européenne attestée par des exemples indiens, finnois, grecs et romains, et où l'on retrouve les rêves de la mère, les dangers qui menacent l'enfant, la mort du père ou de la mère, l'éducation inappropriée et la connaissance tardive du nom⁸. Enfants divins, enfants de fée ou éduqués par des fées, les schémas sont en fait les mêmes.

On conçoit mieux alors la ressemblance qui rapproche les enfances cachées de simples mortels et les enfances féériques, ces dernières présentant pour schéma l'enlèvement d'un enfant placé dans une

7 — J.M. Pastré, *op. cit.*, pp. 67-73.

8 — C.G. Jung et Ch. Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, trad. de H.E. del Médico, Paris, 1953.

situation désespérée, son séjour dans l'autre monde et son retour triomphal dans le monde des humains⁹. C'est ainsi que la mère du héros, dans le poème moyen-anglais *Libeaus Desconus*, des années 1350, est une simple mortelle, tout comme le héros du *Carduino* italien du même siècle. Emmené par sa mère au fond des bois après l'assassinat du père, Carduino mène comme Perceval une existence de sauvageon, isolé du monde et de tout être humain jusqu'à sa douzième année¹⁰. Mais le héros du *Bel Inconnu*, de la fin du XII^e siècle, a pour mère la fée Blanchemal, alors que Renaut de Beaujeu y traite de la même matière qui inspira *Libeaus Desconus* et le *Carduino* ; et le héros du *Wigalois* allemand des années 1220, est tout autant élevé à l'écart du monde par sa mère, une fée qui avait attiré auprès d'elle Gauvain.

Les deux solutions durent sembler si proches qu'on ne s'étonne guère de voir un troisième cas de figure combiner les deux autres : la mère est une simple mortelle, mais une fée enlève l'enfant, se substitue à la mère et réserve au héros une enfance féerique ; c'est le cas de Lancelot élevé par la Dame du Lac. Le *Lanzelet* allemand, de la fin du XII^e siècle, est très explicite à cet égard : vaincu, le roi Ban meurt ; éplorée, sa femme se réfugie avec son tout jeune enfant auprès d'un arbre ; une fée passe et emmène l'enfant dans son royaume sous la mer ; à quinze ans, l'enfant quitte sa mère adoptive après avoir appris d'elle son nom et son lignage. On sait que le *Maugis d'Aigremont* redoublera même le motif : le père du héros, tout juste né, est vaincu en combat ; un Sarrasin enlève l'enfant, qu'une première fée lui ravit, laquelle doit le laisser à son tour à une autre fée, Oriande, qui fait rechercher l'origine de l'enfant et l'emmène dans son royaume, l'île de Rocheflor. C'est encore le cas de *Floriant et Florete*, composé au XIII^e siècle : poursuivie par le meurtrier de son époux, une reine persécutée fuit dans la forêt où elle met au monde un enfant ; surgissent alors trois fées qui l'emmènent en leur royaume. La fée Morgue se fait la mère adoptive du héros et lui donne les moyens de devenir le preux qu'il doit être.

Une fois encore, le domaine celtique fournit les modèles de ce schéma narratif avec le *Brut* de Layamon, dans lequel le jeune Arthur est enlevé par des elfes qui le comblent de dons ; avec la légende irlandaise de Balor au mauvais œil, dans laquelle une fée bienveillante recueille l'enfant dont on cherchait à se débarrasser ; avec le récit de Finn, dans lequel deux femmes douées de pouvoirs surnaturels

9 — L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 302.

10 — W.H. Schofield, *Studies on the Libeaus Desconus*, *Studies and Notes in Philology and Literature* IV, Boston, 1895.

recueillent l'enfant menacé par le vainqueur de son père et l'élèvent secrètement dans la forêt¹¹. On sait que c'est encore le cas de l'irlandais Lug Lamfada, confié à une fée jusqu'à l'adolescence, et du gallois Llaunnauc, élevé sur l'île des fées.

Le *Perceval* de Chrétien et le *Parzival* de Wolfram présentent en fait la variante d'un schéma d'enfances apparemment toutes humaines, mais contaminé par l'origine nettement féérique de la mère de l'enfant. Ce cas de figure résulte simplement de la combinaison nouvelle et inversée des composantes du schéma des enfances féériques. Ce n'est plus la fée qui élève loin du monde l'enfant qu'elle adopte ; c'est une mère d'origine féérique qui enlève au monde l'enfant qu'elle sait menacé. La combinaison retrouve en fait le schéma primitif des enfants divins, élevés loin du monde par leur parent surnaturel à l'instar du mythe indo-européen d'Achille, élevé à Scyros par sa mère, qui n'est autre qu'une fée marine. Il est d'ailleurs bien possible que le substrat celtique du *Conte du Graal* ait été tout simplement la reproduction de ce schéma indo-européen des enfants d'origine surnaturelle.

La mère de Parzival, comme celle de Perceval, vient en effet d'un autre monde. Jean Frappier avait plaidé à juste titre que le château du Graal de Chrétien avait le don féérique d'invisibilité, tout autant d'ailleurs que ses habitants, motif courant dans le folklore et les contes de fées. La quasi ubiquité du Roi-Pêcheur est incontestablement l'un des traits de l'Autre Monde tel qu'on le trouve dans la mythologie celtique et dont on a dans les romans bretons le reflet estompé, plus ou moins rationalisé. Wolfram souligne le trait en faisant de la pierre du Grâl plus expressément que chez Chrétien le miraculeux pourvoyeur en nourriture de toute la communauté du Grâl. En outre, comme dans l'Autre Monde, le temps ne s'y écoule pas au même rythme que dans la vie terrestre, celle du commun des mortels, et quiconque voit à Munsalvaesche la pierre du Grâl ne peut mourir dans les jours qui suivent¹².

La mère du héros vient donc en fait d'un pays très mystérieux, aussi mystérieux que le pays dont viennent les êtres mélusiniens, tel le Tydorel du lai breton, qui se garde bien de fournir quelque renseignement sur son être, sur sa mystérieuse nature amphibie : après avoir démontré à son amie mortelle qu'il était capable de traverser sous l'eau toute l'étendue du lac, il ordonne à la reine de ne rien lui demander de plus¹³. Munsalvaesche reste ainsi chez Wolfram un lieu de mystère.

11 — L. Harf-Lancner, *op. cit.*, pp. 300-301.

12 — J.M. Pastré, *op. cit.*, chapitre VII. J. Frappier, « Histoire, mythes et symboles. Etudes de littérature française », Genève, 1976, p. 242.

13 — J. Frappier, *op. cit.*, pp. 225 et 238.

Hormis ceux qui l'habitent, personne au monde ne connaît en effet les mystères du Grâl. Défendu par les Templiers qui y résident, Munsalvaesche n'a jamais été envahi, si bien que les mystères du Grâl toujours restèrent cachés. Aux dires mêmes de Wolfram, personne ne sait rien du Grâl, *der grâl ist unerkennet*. Afin que nul ne sache qui ils sont, d'où ils viennent et ce qu'ils représentent, les membres de la communauté du Grâl autorisés à quitter Munsalvaesche sont soumis au plus strict anonymat. C'est ainsi le cas de Trevrizent, le frère du roi du Grâl, chargé de nombreuses missions dans le monde et qui jamais ne devait se faire reconnaître (497, 4-5). C'est, d'une manière plus générale, le cas des chevaliers du Grâl appelés par Dieu à prendre la relève successorale d'un royaume sans maître : Dieu les fait alors partir dans le plus grand secret (497, 7-13).

Munsalvaesche reste ainsi tout aussi mystérieux que le château du Graal de Chrétien. Nul doute que les médiévaux y voyaient un lieu de l'Autre Monde. L'auteur de l'*Elucidation*, cette curieuse préface ajoutée après coup au *Conte du Graal*, en fournit la preuve : les pucelles qui hantaient les sources jaillissantes et conduisaient les voyageurs vers le château merveilleux portaient une coupe prodigieuse en or et en argent qui rappelle, comme le Graal lui-même, les vases d'abondance de la mythologie celtique¹⁴.

Venue d'un autre monde pour y cacher son enfant, la mère du héros transpose en outre dans sa solitude les traits du monde qu'elle a quitté. Tout comme l'Autre Monde des fées, le refuge qu'elle se choisit échappe aux règles de l'ordo médiéval : point de château, point d'église, ce pays est hors de l'espace des hommes et, comme dans les pays des fées, il en ignore même l'existence. Comme les pays de féerie, ce refuge est si bien isolé qu'il faut attendre quelque quinze années pour qu'un étranger y pénètre, toujours par le plus grand des hasards, sans l'avoir jamais cherché. Ignorant Dieu, les clercs et l'Eglise, ce refuge garde chez Chrétien et chez Wolfram le caractère païen des demeures des fées.

On sait que le schéma morganien, comme variante du schéma mélusinien, connaît tout autant le thème de l'interdit dont la transgression provoque l'exclusion ou l'inclusion définitive de l'élu de la fée dans l'Autre Monde. Souhaitant, comme la mère de Perceval chez Chrétien, garder pour elle son unique enfant, Herzeloyde imagine pour l'empêcher de la quitter jamais le subterfuge d'un interdit : nul ne devra jamais prononcer devant lui le mot de chevalier (117, 17-28). Le hasard voudra toutefois que Parzival rencontre à Soltâne des

14 — *Ibidem*, p. 236.

chevaliers survenus inopinément, lesquels lui révéleront ce qu'est la chevalerie. Une foi transgressé l'interdit, Parzival n'aura qu'une hâte, quitter Soltâne et sa mère pour aller se faire adouber par le roi Arthur. Issue d'un autre monde, Herzeloide a donc enlevé son enfant pour le cacher dans un monde qui lui est propre et où elle règne en maître, et le départ définitif du fils fait suite à la transgression d'un interdit portant sur l'identité profonde, sur l'essence même de Parzival, noble par naissance, donc chevalier par nature et dans l'âme.

Parzival, donc, ne doit pas savoir qu'il appartient par la naissance à la race des chevaliers. Chez Wolfram comme chez Chrétien, la mère cache au fils son nom, qu'elle n'appelle que « bon fils, cher fils, beau fils ». Chez Wolfram, le destin de Parzival annonce en quelque sorte celui de son fils Loherangrin : la mère dissimule à son fils son nom comme Loherangrin taira le sien à sa femme. Wolfram a donc créé un lien de parallélisme entre le père et le fils, tous deux, bien que pour de raisons apparemment différentes, étant sans nom. Leur destin à tous deux n'est en fait pas dénué de similitude. Le principe mélusinien veut en effet qu'il ne faille pas demander ou dire à un être venu d'ailleurs qui il est. Or Loherangrin s'en va dès qu'on le lui demande, tout comme Parzival s'en va dès qu'on lui apprend ce qu'il est.

Le destin du chevalier au cygne éclaire donc rétrospectivement le destin de son père. Né d'une mère venue d'un autre monde, Parzival retournera dans l'autre monde que sa mère avait quitté : après avoir posé la question salvatrice à son oncle Anfortas, Parzival devient en effet roi du Grâl. Il retrouve donc à la fin du roman le monde pour lequel il était en fait prédestiné, puisque c'est Dieu qui l'appellera, par une inscription sur la pierre, au royaume du Grâl. Et de même Loherangrin retourne, à la fin de son aventure parmi le commun des mortels, au même monde du Grâl pour lequel il fut lui aussi prédestiné, puisque Dieu fit encore savoir sur la pierre que Loherangrin, comme sa mère, aurait aussi — à l'exclusion de son frère jumeau Kardeiz — sa place à Munsalvaesche (781, 17-19). Tout comme Loherangrin, et du fait de la même appartenance au lignage sacré des gardiens du Grâl, Parzival participe de la nature surnaturelle de cet autre monde qu'est Terre de Salvaesche. Lignage d'exception, le lignage du Grâl ne partage pas entièrement le destin du commun des mortels. Parzival est donc lui aussi, comme la fée du conte mélusinien, par sa mère un personnage d'un autre monde. Il l'est même doublement, du fait que Wolfram prend soin de le faire descendre, mais cette fois-ci par son père, d'une autre fée, la fée Terre de la Joie, ancêtre mythique du lignage de Gahmuret.

On comprend ainsi mieux pourquoi le nom de Parzival reste caché. Les êtres de l'autre monde doivent garder le secret de leur origine,

et les chevaliers du Grâl suivent tous cette règle. Non seulement Herzeloide dissimule à Parzival son nom, le héros aussi le cache tout au long du roman au monde qu'il parcourt. Du fait de sa victoire sur Ither, appelé le Chevalier Vermeil, Parzival, qui en prend les armes et la monture, n'aura pour nom que celui de *rîter rôt*. Parzival, plus que tout autre héros, avance en effet masqué. Dans l'épisode des gouttes de sang sur la neige, le Perceval de Chrétien se nomme dès que Gauvain lui en fait la demande (v. 4480-83). Trude Ehlert et Gerhard Meissburger ont noté avec justesse que, chez Wolfram, Gawan, certes, se nomme à la demande de Parzival, mais que ce dernier tout au contraire tait son nom¹⁵. Pour Gawan, pour Arthur et sa cour, Parzival reste le Gallois, *der Waleis*, ou bien encore le Chevalier Vermeil. A la manière de Loherangrin, le nom de Parzival est un peu comme un tabou : il doit être gardé secret, car il contient et exprime, comme pour les mentalités primitives évoquées par Freud, l'essence profonde, l'identité vraie du sujet¹⁶. Wolfram sans doute d'ailleurs ne l'ignorait pas ; il pouvait le lire en effet chez Chrétien, lequel faisait dire au fils par la bouche de sa mère qu'il faut demander aux gens leur nom, car par le nom on connaît l'homme (v. 559-562). Il valait donc mieux que le nom de Parzival restât caché, puisque Dieu avait décidé de le faire venir au château du Grâl, tout comme il avait décidé d'en faire sortir Loherangrin pour l'envoyer en Brabant : doit-vent ainsi garder le secret de leur nom et les chevaliers qui quittent Munsalvaesche et ceux qui sont destinés à le rejoindre.

La mère « faée » qui emmène son fils à l'écart du monde reproduit à sa manière le mythe morganien de l'enlèvement d'un enfant ou d'un adulte. L'épisode de l'enfance cachée de Perceval et de Parzival mérite d'autant plus cette interprétation que l'auteur du *Bel Inconnu*, Renaut de Beaujeu, avait repris le thème du *Perceval* de Chrétien en en faisant une lecture « morganienne » : la fée qui enlèvera le jeune homme pour goûter son amour se confond en effet dans le roman avec cette autre fée qui est la mère de l'enfant. La veuve dame, Herzeloide, est ainsi, à sa manière, une sorte de Morgane, celle qui arrache le héros au monde chevaleresque pour en faire sa chose. L'ambiguïté de la relation qu'elle entretient avec son fils n'a pas manqué d'intéresser les commentateurs.

Pas moins que Chrétien, Wolfram donne à penser que cette mère qui retient trop son enfant risque de placer un jour le fils dans une

15 — T. Ehlert et G. Meissburger, « Perceval et Parzival. Valeur et fonction de l'épisode dit "des trois gouttes de sang sur la neige" », *Cahiers de Civilisation médiévale* (1957), pp. 197-227, notamment pp. 219-220.

16 — S. Freud, *Totem und Tabu*, Fischer 6053, Francfort, 1956, p. 31.

situation délicate. E. Jung et M.L. von Franz ont ainsi rapproché le thème percevalien du complexe d'Édipe¹⁷. Pierre Gallais écrit de même que Perceval, si sa mère ne s'était pas obstinée à le garder pour elle, n'aurait pas eu à la « tuer » pour vivre, pour savoir ce qu'il est et pour trouver jusqu'à son nom¹⁸. Le grand danger serait donc pour Perceval le retour à sa mère. Il en va de même pour Parzival. En quittant sa mère, il lui échappe définitivement : elle meurt de chagrin. Dans cette mort symbolique qui vaut un meurtre, Parzival tue sa mère pour ne pas l'épouser¹⁹.

William Schofield avait bien vu que le Bel Inconnu n'était autre que Perceval, mais affublé d'un autre nom, « Perceval with a new name »²⁰. Renaut de Beaujeu y a en fait redoublé le motif morganien : la mère, la fée Blancemal, élève son fils à l'écart du monde, et la Pucelle aux Blanches Mains, la dame de l'Île d'Or, le gardera auprès d'elle et lui donnera son amour. Le romancier associait donc la fée maîtresse à la fée maternelle. Or les deux fées, dotées d'un nom presque semblable, se confondent pratiquement dans le roman, la seconde se substituant à la première dans la sollicitude qu'elle porte dès sa naissance à l'enfant et dans la prise en main, invisible mais réelle, du destin de ce dernier.

En dédoublant le personnage de la mère, et en assimilant quasiment la mère et l'amante, Renaut de Beaujeu a, nous semble-t-il, conçu le rôle de la mère de Perceval comme cachant deux natures, celle de la mère et celle d'une possible maîtresse par l'inceste qui pouvait suivre la séquestration du jeune homme. Le romancier a donc pour partie rempli le moule morganien avec la matière percevalienne ; et si cette matière s'est si bien coulée dans ce moule, c'est qu'elle se prêtait à l'opération par le risque de ce double rôle de la mère.

Wolfram, et sans doute Chrétien avant lui, réemploie à sa manière le schéma morganien pour les enfances du héros. Mais, comme le veut la règle du Grâl wolframien, les femmes de Munsalvaesche doivent, pour se marier, quitter le château du Grâl et suivre leur époux dans ses royaumes (494, 14-25). Issues de cet autre monde qu'est Terre de Salvaesche, ces femmes reproduisent donc d'abord, comme tous les chevaliers du Grâl, notamment comme Loherangrin, le schéma

17 — E. Jung et M.L. von Franz, *Die Gralslegende in psychologischer Sicht*, Zürich-Stuttgart, 1960, p. 40.

18 — P. Gallais, *Perceval et l'initiation*, Paris, 1972, pp. 36-37.

19 — J.M. Pastré, *Structures littéraires*, op. cit., chap. II. D. Buschinger, « Das Inzest-Motiv in der mittelalterlichen Literatur », in *Psychologie in der Mediävistik*, Gesammelte Beiträge des Steinheiner Symposiums, Göppinger Arbeiten zur Germanistik 431, Göppingen, 1985, pp. 107-140. U. Wyss, « Parzivals Sohn », *Wolfram Studien* V, Berlin, 1979, pp. 96-115.

20 — W.H. Schofield, op. cit., pp. 146-147.

proprement mélusinien de fées qui quittent leur monde pour l'amour d'un mortel. C'est ainsi que Herzeloyde, la mère de Parzival, suivit le roi Castis, lequel mourut toutefois en revenant dans ses royaumes.

De même que les personnages mélusiniens renoncent à leur autre monde pour suivre un mortel et n'y retournent que si leur conjoint transgresse l'interdit, de même les descendants mâles du lignage du Grâl et les Templiers de Munsalvaesche, dès qu'ils quittent Terre de Salvaesche, n'appartiennent plus à la communauté du Grâl et, gardant l'anonymat, adoptent l'identité de leur femme et restent en ce bas monde tant que l'interdit n'est pas transgressé²¹.

Les chevaliers du Grâl partagent donc avec les fées qui viennent s'unir à un être mortel la caractéristique essentielle de l'anonymat, précaution qui sert aux premiers comme aux secondes à cacher leur nature véritable, à dissimuler leur origine surnaturelle ; la différence — majeure — étant que les Mélusines cachent par là ce qui pourrait trahir leur nature fantastique, c'est-à-dire le plus souvent leur nature animale, alors que les chevaliers du Grâl dissimulent par là leur appartenance à un monde certes tout empreint de merveilleux, mais non plus celui du paganisme, celui bien au contraire d'un monde sacré où Dieu parle directement aux hommes par les décrets qu'il fait apparaître sur la pierre. On voit que Wolfram n'a pas assimilé de manière artificielle le monde du Grâl à celui des êtres surnaturels des contes mélusiniens : ce n'est pas seulement, comme Wolfram le dit lui-même, parce qu'Anfortas dut attendre si longtemps la question salvatrice que les chevaliers du Grâl n'aiment pas qu'on les questionne sur eux-mêmes (819, 3-8) ; il y a entre les deux mondes un profond parallélisme de structure du fait que l'ailleurs du Grâl fonctionne à l'instar de l'autre monde des fées.

En donnant Loherangrin pour ascendant des enfants de Brabant, Wolfram adoptait la manière d'alors qui consistait à donner un ancêtre féérique aux maisons régnantes. L'auteur du lai de *Tydorel* faisait ainsi du fils de l'ondain l'ancêtre des Bretons de France²². Les Plantagenêt prétendaient quant à eux descendre d'une Mélusine. Wolfram fait à la fois descendre Parzival d'une fée morganienne du côté paternel et d'une femme de l'Autre Monde du Grâl pour le côté maternel. La maison de Brabant, telle que le romancier la décrit, comptait ainsi dans son ascendance paternelle un père mélusinien — le chevalier au cygne —, une grand-mère mélusinienne et morganienne, Herzeloyde, et la Morgane qui avait fondé avec Mazadan la lignée de Gahmuret.

21 — E. Schmid, *Familiengeschichten und Heilsmythologie*, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 211, Tübingen, 1986, p. 204.

22 — J. Frappier, *op. cit.*, p. 220.

Il est remarquable à cet égard que Parzival, issu de cette lignée féérique donneuse d'amour et de fécondité, apporte à la race des gardiens du Grâl la fertilité perdue : la race de la fée, païenne à l'origine, vient en effet régénérer l'autre monde du Grâl, la race chrétienne et sainte d'un Munsalvaesche lui-même calqué sur le mode mélusinien.

Jean-Marc PASTRÉ